Document generated on 04/23/2024 7:37 a.m.

Ciné-Bulles

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Comme un poisson dans la glaise
Fish Tank d'Andrea Arnold

Stéphane Defoy

Volume 28, Number 2, Spring 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61008ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Defoy, S. (2010). Review of [Comme un poisson dans la glaise / *Fish Tank* d'Andrea Arnold]. *Ciné-Bulles*, *28*(2), 44–45.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Comme un poisson dans la glaise

STÉPHANE DEFOY

L'entrée en matière du film est peu avenante, à l'image du quartier lugubre dans lequel se déroule le récit. Deux adolescentes se querellent et, sans crier gare, l'une d'elles assène un coup de boule au visage de l'autre. Le sang gicle et l'agresseur fuit avant l'arrivée de la police. La réalisatrice Andrea Arnold semble inspirée par les univers glauques et les histoires tordues. Pour son second long métrage, elle remplace le peu reluisant faubourg ouvrier capté en vidéosurveillance (**Red Road**, son premier film, Prix du jury au Festival de Cannes en 2006) par un quartier de HLM où la communication se résume à dire des grossièretés et à lancer des insultes. L'intrigue s'articule ici autour d'une jeune fille de 15 ans (Mia) qui, pour sauver sa peau et faire face à une mère hargneuse, adopte une attitude plutôt masculine. D'ailleurs, son comportement belliqueux et son esprit de contradiction lui font courir le risque d'être placée en centre d'accueil (centre surveillé en Grande-Bretagne).

Fish Tank ne fait pas dans la dentelle, particulièrement dans sa première portion où la réalisatrice dépeint un univers morose dominé par un sentiment de désœuvrement généralisé. Le tumultueux rapport mère-fille, dépourvu de toute forme d'affection, s'incarne dans des répliques assassines. La mère de Mia, magnifiquement interprétée par Kierston Wareing (**It's a Free World** de Ken Loach), désespérante d'insouciance et de méchanceté, s'avère le miroir à peine déformé de l'adolescente rebelle campée avec un naturel désarmant par Katie Jarvis, une jeune non professionnelle rencontrée par hasard sur le quai d'une gare. Arnold a fait passer au préalable des auditions à de jeunes actrices pour finalement choisir cette jeune femme sans formation ni expérience, privilégiant l'authenticité plutôt que l'expérience. Il en résulte un portrait sans concessions exultant la fougue, se rapprochant du réalisme social des frères Dardenne et de Ken Loach. Du reste, le personnage de Mia est l'incarnation féminine du Francis du **Fils** des réalisateurs belges; deux enfants de milieux difficiles et sans éducation qui peinent à s'affirmer dans une microsociété où la survie prend le pas sur l'épanouissement. Chacun trouve refuge dans un jardin secret, à l'écart du pessimisme ambiant. Pour Mia, c'est la danse hip-hop. Seule, dans un appartement abandonné, elle reproduit les chorégraphies qu'elle voit dans les clips de rappeurs célèbres. Cette passion s'avère son unique lumière, sa bouée de sauvetage, sa raison de survivre; mais comme dans la vie, les rêves les plus tenaces ont leur lot de désillusions et de désenchantements.

Fish Tank pourrait sombrer rapidement dans la morne évocation d'une tranche de vie prolétarienne déprimante. Ce serait sans compter l'arrivée, dans cette famille monoparentale dysfonctionnelle, du nouvel amant (Connor) de la mère, qui jouera les pères conciliants en faisant preuve d'ouverture d'esprit. Dès l'arrivée en scène de Connor, le rapport entre Mia et cet homme séduisant oscille constamment de la tendresse amicale au désir sexuel à peine voilé, ce qui menace d'envenimer les tensions déjà existantes entre Mia et sa mère. Véritable bouffée d'air frais au sein de cette cellule familiale à couteaux tirés, la présence de Connor n'est jamais totalement rassurante, et la

réalisatrice prend soin de laisser à ce personnage, trop parfait pour susciter l'adhésion totale du spectateur, une part de mystère qui éveille la suspicion. Afin d'accentuer cette impression de glissement en eaux troubles, Arnold filme avec des ralentis languissants et suggestifs les corps des deux personnages qui s'effleurent involontairement. Un superbe travail de montage sonore permet d'accentuer le souffle, ample et profond, de Connor dans des scènes de rapprochements qui soulignent la sensualité de ces deux êtres en proie aux désirs interdits. L'ombre du dérapage incestueux plane à tout moment, ce qui garde le spectateur en constant état d'alerte. Mia semble non seulement fascinée par le petit ami de sa mère, mais aussi par un vieux cheval enchaîné qui appartient à des voyous. Son obstination à libérer l'animal malgré le danger que cela représente peut sembler absurde et sans fondement. Il s'agit là de l'une des métaphores utilisées par Arnold pour incarner l'importance de s'insurger face à l'assujettissement, le désir de liberté et le besoin d'évasion qui habitent son héroïne. Nul doute que Mia s'identifie à cet animal. Comme lui, elle refuse de crever sur un terrain vague aux abords d'une autoroute, dans l'indifférence généralisée. Néanmoins, **Fish Tank** sous-entend que le prix à payer pour s'affranchir de ses tortionnaires est élevé.

Côté technique, Arnold utilise une caméra libre en mouvement continuel afin d'incarner l'instabilité de Mia. Elle mise également sur des couleurs chaudes (entre autres, dans le logis où se déroule une bonne partie de l'intrigue) afin de faire contrepoids au quotidien blafard dans lequel sont confinés les protagonistes. Ce sont cependant les dialogues, gorgés d'âpreté et de haine, de ces femmes engoncées dans une carapace à l'épreuve de toute émotion qui reviennent en mémoire longtemps après la fin du film. Dans ce domaine, la petite sœur de Mia (incroyable Rebecca Griffiths, une autre jeune non professionnelle) lâche avec une surprenante désinvolture des horreurs qu'on a peine à imaginer dans la bouche d'une enfant. En guise de marque d'affection, elle lance à l'amant de sa mère : « Je t'aime bien toi, je te tuerai en dernier. » Ce second film d'Andrea Arnold dépasse, du point de vue de sa construction émotionnelle, son précédent (**Red Road**). Grâce à ce film superbement construit, la jeune réalisatrice peut prétendre sans rougir être la digne héritière d'un cinéma anglais engagé dont les figures dominantes sont Ken Loach et Mike Leigh. À n'en pas douter, **Fish Tank** plaira à ceux qui aiment être bousculés dans leur conviction.

Royaume-Uni / 2009 / 124 min

Réal. et scén. Andrea Arnold **Image** Robbie Ryan **Son** Rashad Omar **Mus.** Liz Gallacher **Mont.** Nicolas Chaudeurge **Prod.** Kees Kasander et Nick Laws **Int.** Katie Jarvis, Kierston Wareing, Michael Fassbender, Rebecca Griffiths **Dist.** Métropole Films